

MAGYD CHERFI

La vie de ma mère !

roman



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LIVRET DE FAMILLE, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 1082.

LA TREMPE, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1082.

MA PART DE GAULOIS, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1531.

LA PART DU SARRASIN, Actes Sud, 2020 ; Babel n° 1824.

Illustration de couverture : © Alessandro Gottardo

© ACTES SUD, 2024
ISBN 978-2-330-18654-8

MAGYD CHERFI

La vie de ma mère !

roman

ACTES SUD

*À ma petite sœur Zina,
tu es partie frangine et, par bonheur,
avec le sentiment d'une vie bien remplie.*

Elle vivait seule désormais, Taos, sans contrainte aucune, plus de mari, plus de bouches à nourrir, plus d'honneur à sauver, seule enfin, enfin libre d'être ce qu'elle avait toujours redouté de devenir.

Je n'en étais pas à ma première inflammation mais ce matin-là, tout indiquait la fin. Plus jamais tu ne courras, frère, plus jamais tu ne joueras au foot. J'ai maudit le vieux canasson que j'étais devenu. J'ai traîné ma patte jusqu'à la cuisine et trouvé la force de faire partir un café. Devant ma tasse, j'ai encore pleuré, longtemps, sans bruit, j'étais si chagrin qu'on aurait pu apercevoir au fond de mes yeux un cimetière de jambes disloquées. Entre deux tartines, j'ai glissé un Nurofen, histoire d'atténuer la migraine qui a suivi et me suis rendormi devant la chaîne info qui lançait un sondage à ses téléspectateurs : "le grand remplacement : mythe ou réalité ?" M'étais fait ma petite idée.

Vers les dix heures, un SMS m'a réveillé. Ma cheville allait mieux. J'ai ouvert les yeux, pris mes lunettes de presque vieux et ravalé ma glotte. "Papa nous a quittés hier matin, si vous voulez assister..." Bla, bla... D'abord j'ai cru que c'était un de mes frères qui m'écrivait, qu'il s'agissait de mon père qui n'était pourtant plus de ce monde, et puis j'ai lu la suite : "un dernier hommage lui sera rendu dans la petite église de Saint-Bourg-le-Roi. Un vin d'honneur sera servi", etc. Je n'avais jamais reçu ce

genre de convocation funeste. Ce “papa” tout à fait intime m’a troublé. Je dois vous dire que, dans la tribu rebeu, point de faire-part, c’est un coup de fil qui vous assomme sans cérémonie : “el hadj est mort, on l’enterre samedi”. Me suis dit – c’est quoi cette injonction à faire mien un père que je ne connaissais pas, cette invitation forcée à éprouver une peine ou une compassion qui n’ont pas lieu d’être ? J’ai presque regretté que ma cheville ne m’immobilise pas davantage.

À la relecture, me suis senti pris dans l’étau d’un chantage crade et j’en ai voulu à Boris, mon ami d’enfance et associé de toujours, d’user de manière aussi sournoise de la corde sentimentale, d’ainsi m’imposer un deuil qui ne m’appartenait pas.

Il aurait dû deviner que j’en soupais des politesses qu’on s’impose pour passer pour quelqu’un de bien. Est-ce que les amis ne sont pas ça : des gens qui vous évitent d’être plus faux cul que nature ? Un vrai ami m’aurait dit : “j’ai peur d’être seul, viens, viens s’il te plaît”. Boris, bonhomme ombrageux par défaut, devait s’imaginer seul devant la tombe de son père, alors, plutôt que de prendre un risque qui l’aurait anéanti, il avait dû se mettre en tête de renverser la situation en s’entourant du plus de monde possible.

*

Évidemment c’était l’hiver, ou tout comme, il faisait froid devant cette petite église de campagne que jouxtait un cimetière à l’ancienne. Ambiance campagne. Sur les têtes reposaient des casquettes à la française, bas le front – ça fouettait le repli sur soi,

une mélancolie d'avant qui m'a irrité –, et puis plein de foulards en plastique transparent qui couvraient les têtes des femmes les plus âgées. Impression tricolore mais couleurs en berne, j'avais plus froid que les autres, ça commençait bien. Seul le parking dénotait, encombré qu'il était de SUV diesel appartenant à cette race de citadins venus construire à la première couronne. Ça parlait bas, ça parlait d'autre chose.

Un peu à l'écart, j'ai allumé une cigarette, ça n'a pas été du meilleur effet, au bout de deux taffes, je l'ai vite écrasée, une autre alerte en direct du ciboulot m'a conseillé de récupérer mon mégot.

J'ai suivi le rythme funéraire en m'étonnant qu'il faille prendre son temps pour enterrer quelqu'un. La petite foule avançait sans peine exagérée, on était là par devoir, par collusion familiale, on portait le même nom que le défunt, on avait été son voisin ou son boulanger, bref, on aurait été mieux au chaud devant BFM. Soudain, derrière moi, j'ai entendu – c'est le cordon-bleu. J'avais été avec Boris propriétaire d'un restaurant gastronomique du côté du Mas-d'Azil.

Ça m'a ragailardi. En d'autres lieux, on aurait vu un Arabe, ici, je n'étais plus Slimane Kaoui, j'étais "quelqu'un". Boris avait fait son boulot.

Tout ça m'a donné le temps de l'apercevoir près de la grande entrée, il accueillait les uns les autres dans une attitude assez sobre, le défunt faut dire était mort de sa petite vieillesse. Un peu voûté, Boris jetait des regards au loin, par-dessus l'épaule des gens qu'il étreignait, on aurait dit qu'il nous comptait, qu'il évaluait l'importance de l'assistance, je l'ai senti dépité. Une vilaine idée m'est montée

au cerveau – si tu voulais du monde fallait inviter des Arabes, c’est des familles lourdes.

Quand je suis arrivé à sa hauteur, il n’y croyait pas, ça l’a renversé que quelqu’un qui ne soit pas de la famille se soit déplacé. Il m’a souri, je lui ai souri à mon tour, heureux de ne pas avoir ignoré ce presque appel au secours. Ses bras m’ont entouré, j’ai senti le malaise d’adolescents amoureux quand ils se touchent la première fois.

Après l’épreuve des étreintes, je suis entré dans l’église. Bon sang ! Il y faisait plus froid que dehors et j’ai moqué de pauvres radiateurs accrochés aux murs, qui prétendaient réchauffer trois cents mètres carrés de banquise.

Plus tard, j’ai encore été étonné qu’il reste des Français à connaître par cœur tous les rites, les chants, les réponses aux bons endroits, synchrones avec le curé, je n’avais conservé, moi, que trois pauvres mots de kabyle et une demi-sourate.

Je pensais que ç’en était fini de l’Église apostolique et romaine, mais non ! Ça vivotait encore au fin fond de l’Ariège. Égal à moi-même, je n’écou-tais pas : j’analysais l’état d’un petit bout de France cramoisi par les crises successives de la ruralité et les assauts du numérique.

C’est drôle, j’ai toujours eu un sentiment bizarre en entrant dans les églises, un sentiment de trahison des “miens”, comme si je m’inclinais devant un dieu plutôt qu’un autre. M’enfoncer jusqu’à l’autel, c’était provoquer le Prophète de manière frontale et je voulais bien ne plus croire, mais trahir, non. Ah, si seulement Boris prenait toute la mesure de mon sacrifice, il m’aimerait sans doute encore davantage.

Les proches se sont naturellement installés aux premiers rangs, ont mis leurs portables en mode avion, portables qui déjà ne captaient que tchi, et quand tout ce petit monde a trouvé sa place, j'ai vu surgir comme une apparition. C'était un prêtre noir, un Africain chauve et rond comme un curé blanc, sauf qu'il était marron foncé. Un moment, il a porté sa main à sa bouche pour un rototo, ça m'a détendu. Dans la nef, personne n'a semblé s'étonner de cette présence incongrue, le raciste c'était moi, le Kabyle devenu blanc. J'étais le seul à échafauder un je-ne-sais-quoi de tordu – les nouveaux envahisseurs sont là, armés de croix, c'est l'entrisme par la bure.

Par contre, me suis étonné de connaître le “je vous salue Marie” par cœur, souvenir sans doute des sœurs de l'abbé Pierre qui ont porté mon cours élémentaire à bout de bras, mais je n'ai pas ouvert la bouche. Pareil pour le signe de croix, j'ai gardé mes mains dans mes poches, la peur encore d'être montré du doigt par des anges frisés – qu'il prie s'il le veut, Jésus est un de nos apôtres, mais qu'il n'en fasse pas trop, ce *kouffar*. Je n'ai plus écouté le curé, je m'écoutais moi – le grand remplacement ! c'est donc ça ! la preuve est là ! incontestable, on les envahit par ce qu'ils ont de plus sacré : l'église.

Ensuite j'ai pensé : un enterrement devrait être l'occasion d'un réquisitoire, la mort ne doit pas tout absoudre. Oh, comme j'ai eu envie de parler de mon père à des inconnus, à des gens qui n'auraient pas d'a priori à son endroit, envie de redonner vie à cet esclave qui n'a compté pour personne, le faire exister à nouveau, ce casse-bonbons, oui, lui, le musulman, dans une église pyrénéenne, ça aurait eu de la gueule. Ça m'aurait plu parce qu'un étranger

parfois vous émeut plus qu'un proche, il y a des situations où on prend pour argent comptant la peine offerte à tous les vents. Oui, j'en salivais de punir tous les présents, de les désosser en termes choisis sans qu'ils aient l'opportunité d'une riposte, les punir d'être de vrais Français ; je veux dire, sans efforts.

C'est plus tard, au moment du vin d'honneur, que Boris, affairé à remercier tout un chacun, a fini par me présenter à sa mère. Nous étions chez elle, dans un décor de meubles obèses, tout était massif. Une grosse gazinière noircie, un gros poêle à bois et un congélateur carré encombraient la salle à manger. L'ambiance était sereine et fumait une odeur de soupe refroidie qui imprégnait tous les murs, un mélange de garbure et de chou blanc écœurant, me suis senti pénétré par tout ce que la France produisait pour moi d'irritant, à commencer par ses traditions, qui m'expulsaient cette fois par l'odeur. De grosses fleurs comme trempées dans le tissu de nappes impeccables suppliciaient les yeux et, dessus, de pleines assiettes de cochonnailles, du cochon partout, des chiffonnades de jambon de pays, des saucissons de toutes les tailles, accompagnés de cornichons, des blocs de pâté en croûte ou aux truffes qui sentaient bon. J'ai trouvé dégueulasse que Boris n'ait pas pensé à me réserver une assiette sans porc, j'aimais qu'on ait à mon égard ce nec plus ultra de la délicatesse. N'étais-je pas son meilleur ami ? Son seul Arabe ? Ne m'étais-je pas déplacé ? Ne lui avais-je pas répété – je suis pas musulman, juste je mange pas de porc ! Alors, puisqu'il y tenait tant, à ma présence, pourquoi ne l'a-t-il pas honorée à sa hauteur ? Particulièrement lui qui me secondait en cuisine depuis dix bonnes années. Lui qui m'avait

vu mitonner, cuire, mijoter toutes sortes de sauces, de légumes en provenance des plus lointaines contrées, lui plus que tout autre aurait dû entendre sonner cette alarme-là – jamais de porc. Soudain cet impair a pris dans mon cœur la dimension d'un désastre, c'était la goutte de trop, un deuil qui dans mon cœur a remplacé le sien et qui l'enterrait, lui. Ciao, plus d'ami.

Depuis la cuisine une voix s'est écriée – on a du vin chaud ! J'étais cuistot, je ne savais pas qu'on pouvait boire du vin chaud, ça m'a fait un haut-le-cœur, il est resté dans son gobelet.

Toujours cette schizophrénie chez moi de me fondre en Arabe quand trop de Blancs s'agglutinent au mètre carré... et l'inverse au milieu de trop d'Algériens.

Sans me départir d'un sourire en bois de chêne, j'ai dit non à une deuxième tournée de vin chaud, avec la peur de me faire remarquer – c'est les Arabes, y boivent pas d'alcool ! Et moi de répondre : non ! je bois pas d'alcool et j'suis pas arabe, démerdez-vous. D'autres lèvres soufflaient sur les gobelets, les miennes s'étaient soudées. J'ai pensé que, dans toute réunion familiale, faudrait veiller à la dimension composite, faire en sorte qu'il y ait d'autres couleurs, d'autres origines, des éléments exogènes susceptibles d'oxygéner les échanges et les plats. Ici, mon cul ! Tout était du cru.

Et ça parlait des saisons, des récoltes, de maladies d'enfants, du wifi trop faible dans toute la vallée, de rien qui me donne envie d'être des leurs.

— Je te présente ma maman ! m'a fait Boris.

Une petite dame frêle comme une feuille depuis longtemps au sol m'a souri, presque intimidée,

presque gênée d'avoir à me faire de la peine. Une voix nasillarde à l'accent béarnais a hurlé à nouveau :

— Borrris ! Viens voirr !

Il a tourné la tête, s'est éloigné, j'en ai profité pour présenter mes condoléances à sa mère. Mais voilà, à peine finie ma phrase qu'elle a presque cherché à me consoler.

— Bô, on y passera tous, va, y a plus terrible que la mort, y a la vie.

C'était étonnant, elle essayait d'éteindre la plus petite étincelle d'émotion qui me venait, voulait presque remplacer la tristesse par de l'amertume, refusait que je m'apitoie sur elle. Pris d'une curiosité malsaine, je n'ai pas perdu une goutte de ce venin qui lui sortait de la bouche, encore une fois je déchiffrais plus que je n'écoutais...

— Il en a bien de la chance, lui.

C'était presque un reproche, comme si survivre à un proche, c'était ça, la punition. Elle semblait dire que le vrai purgatoire, c'était de durer plus que nécessaire sur la terre, ça m'a rappelé quelqu'un, enfin, quelqu'une.

Et puis, comme ça, sans crier gare la peine s'est effacée pour un je-ne-sais-quoi de plus hargneux comme une chanson de Cloclo – le plus malheureux c'est celui qui reste. Elle ne se doutait pas que je m'en battais les noix, de ce deuil auquel j'avais été convié, un peu tiré par la manche. Elle avait effacé les quelque six ou sept ans où nous étions voisins.

Ce que moi je garde en mémoire, c'est maman qui traitait Boris comme un de ses fils et s'il était présent à midi, il s'attablait comme un sixième frère, juif ou pas juif, on était d'abord un enfant.

Elle prononçait “Bourrisse” – Bourrisse ! Mandjé ! (Boris ! Mange !) Boris, le prénom la défrisait, elle le trouvait affreux à la prononciation – c’est quoi ça Borrissé, on n’est pas des chiens !

Et puis encore... – ah ! je l’appellerai bien Améziane, moi ! Il est juif d’accord mais il est beau.

Il était brun.

Dans le doux brouhaha qui enveloppait la salle à manger, la veuve continuait de confesser toutes sortes de petits malheurs, des souvenirs cruels comme ces gestes de recul quand elle lui tendait ses lèvres, au défunt – je le dégoûtais bien, va ! Puis les mégots plein les cendriers que le défunt ne vidait jamais, les piles de *Dépêche du Midi* protégées comme des reliques et ficelées pour garder la chronologie des parutions, dont il ne voulait pas se débarrasser, et puis ce maudit potager qui lui permettait de fuir les griffures conjugales. La digue s’affaissait, plus de filtre, plus rien. Je crois qu’elle attendait que je fasse un compte rendu en bonne et due forme à son rejeton, lui dise : “elle a souffert en silence et tu n’as rien vu” ou “ta naissance n’a rien arrangé”. Un moment est venu où le regretté n’avait que des défauts. J’étais mal. Pour abréger, j’ai dû dire – Boris est là, vous pouvez compter sur lui, et ses yeux ont roulé vers le plafond. C’était gênant pour moi, cette cruauté de veuve un jour de deuil, presque offensant que, même endeuillée, elle puisse éprouver du dégoût pour sa progéniture.

Puis, me tutoyant sans précaution :

— Tu sais, le pire c’est pas la mort, c’est de se retrouver seule.

C’était bien ça, elle regrettait de ne pas être partie avec son défunt mari, semblait presque en colère,

comme abandonnée exprès, elle l'avait mauvaise de ne plus avoir de compagnon de route, aussi inconsistant soit-il, voilà ce que je lisais entre les lignes. C'était pas aimer ou être aimé qui comptait dans la vie, mais être *accompagné*.

— L'amour, ça va un temps, c'est pas ça qui compte, ce qui compte c'est donner le meilleur de soi-même, c'est pardonner, j'ai résumé – mais qu'avait-il donc à se faire pardonner, le bel enterré ?

Mon vœu s'est exaucé, elle ne parlait plus, elle ouvrait des écluses géantes, ses bras se dressaient presque pour attraper l'âme au vol et lui flanquer une rouste maison. C'était une avalanche, et qui mieux qu'un inconnu est à même de recueillir les pires insanités. Boris, qui allait et venait, et qui me savait maître du sous-texte, a bien essayé de m'extraire en me tirant par la manche, il ne voulait pas que je sache, que j'apprenne par un détour insidieux ce qu'il se refusait à voir, la banale agonie d'une mère. J'ai pensé – les Français sont des anciens Arabes.

Boris me redoutait à cause de cette chose que je lui avais dite un jour – on ne m'a appris à lire qu'entre les lignes. Il savait que je tenais ça de ma mère.

— Allez, viens boire un coup, Slim, maman, fous-lui la paix !

— Mais non, tout va bien ! que j'ai insisté.

Elle me parlait comme si elle était seule face à elle-même, ne craignant nul danger et, sans le savoir, elle soulevait des tapis où s'était amoncelée toute l'ingratitude anonyme des maris qu'on supporte toute une vie.

En somme, cette femme s'était fait ratatiner silencieusement, sans cri, sans plainte, sans coups visibles qu'on eût pu dénoncer.

C'est là, c'est là que j'ai pensé à ma mère, à l'invisibilité des tartes, ma pauvre mère, elle aussi avocate têtue de son bourreau de mari, car toujours il s'était agi de sauver son honneur à lui, en vérité : ses couilles. Combien de fois l'ai-je entendue – ton père, ne fais pas honte à ton père ! Car nous aussi devions lui sauver les couilles, à papa. Parce que les couilles, chez nous, passent avant le divorce.

C'était ça, la vie de maman, sauver les meubles aussi moisis soient-ils, faire bonne figure, singer le respect. Toute une vie à camoufler l'envie de sauter depuis le pont Neuf. Que d'occasions manquées pour finir agonisante dans un petit T2. Tout ça c'était ma mère, que je n'avais pas revue depuis près d'un an.

En me remémorant le "sacrifice", j'aurais aimé dire à la mère de Boris – cette souffrance c'est celle de ma mère, je vous jure ! Sauf qu'il eût été indélicat, auprès d'une femme fraîchement veuve, d'évoquer sort plus sordide que le sien. En attendant, j'en redemandais, parce que le visage de ma mère se calquait sur celui de la veuve, il me semblait que cette femme parlait pour elle, parlait d'elle, c'était ma mère avec des mots dits en français, ma mère "en blanche". Et j'ai voulu la revoir.

Boris a fini par m'arracher à sa génitrice, je l'ai suivi sans quitter des yeux cette femme qui rangeait déjà ses petits gobelets de plastique, pressée de se débarrasser de la cérémonie, de ses habits de deuil et de son fils. Juste une phrase, ensuite, que j'ai regrettée amèrement – tu peux venir à la maison quelques jours, je suis célibataire ces temps-ci. Quand il m'a répondu – super ! j'ai aussitôt eu envie de m'émincer la langue à l'Opinel.

J'ai conduit le cœur serré, les tripes piétinées. J'ai pensé à maman, à l'idée qu'elle meure sans que je sois là, sans qu'elle ait vidé son sac. Oui, soudain, j'ai eu peur de traîner jusqu'à la fin de mes jours un inconsolable sentiment d'inachevé – je te connais pas, m'man, et je suis déjà vieux, faut que je sache qui tu es, j'ai du temps maintenant, je suis séparé, au chômage et sans horizon. Parle-moi de toi, fais-moi souffrir mais dis-moi des vérités, j'ai besoin de savoir qui je suis, et deux autres derrière moi piaffent d'en savoir davantage.

Soudain je n'ai plus eu envie de rien, plus envie de gagner ma vie à vendre des burgers avec un Boris à mes basques, obsédé par la marge bénéficiaire, mais envie à nouveau de ma femme, de me débarrasser d'enfants devenus adultes et qui passaient plus de temps chez moi que dans l'appart que je louais sonnantes et trébuchantes. Pire ! Envie d'une mère pour croire qu'il restait en moi quelque chose à sauver, comme si pour être quelqu'un de bien fallait que la source relève de ce qu'il y a de plus pur au monde : la mère.

En conduisant, je souffrais comme un coupable cherche son juge pour soulager sa conscience. J'ai murmuré – maman. Et en prononçant les deux syllabes, j'ai sombré à m'en donner le vertige et j'ai ralenti. Après, j'ai cru me distraire en allumant la radio mais c'était Aya Nakamura, un truc à se trémousser et je voulais pas de ça. Stop.

Au fil des kilomètres, je me suis convaincu qu'on ne pouvait haïr sa mère tout à fait, que j'avais l'âge de comprendre, que j'avais beau ne me rappeler

que du pire, le meilleur ne pouvait être effacé. Me suis mis à chercher des bons souvenirs pour faire la courte échelle à un peu de compassion, des jours de mains glissées sous ses aisselles en plein hiver, des jours d'huile d'olive quand mes poumons tousaient à la mort, des jours d'eau de Cologne sur mes tempes enfiévrées, des jours où je comptais plus qu'elle. Au bout de quelques minutes, me suis senti mieux, il restait des choses à chérir.

Il y avait bien de maman dans cette veuve écartelée entre le devoir de disparaître au nom de sa satanée tribu et le désir tu de la faire voler en éclats. Seule différence, si la mère de mon ami avait déposé les armes, maman s'en accrochait à la ceinture, pour ne pas s'éteindre incognito.

Arrêt pipi, nuit noire en pleine cambrousse. J'ai allumé mon iPhone et je suis retombé sur le SMS de Boris – “papa nous a quittés”, et le passé m'a bondi à la figure sous la forme d'un visage, celui de ma mère, j'entendais ses supplications, sentais ses bras s'agripper à mes épaules et me tirer vers le vide – mon fils adoré, t'as oublié ta mère, mais qu'est-ce que je t'ai fait, lumière de mes ténèbres, canne de vieillesse tant promise, ne t'ai-je pas aimé plus que tout ?

J'ai compris qu'il était temps de la retrouver, de faire la paix avec elle pour vivre ce qui me restait à vivre sans les remords qui torpillent une vie. Faut que j'aille voir si je suis encore le frère de mes frères et celui de mes sœurs, j'suis quand même pas né fils unique !

*

De retour à l'appartement j'ai senti une lame de glace me traverser le ventre, ce jour de deuil s'était

glissé dans mes veines comme la répétition d'un autre, à venir. J'ai tendu l'oreille, mes mômes n'étaient pas là ; au moment où je me serais enfin confié à eux, ils brillaient par leur absence – et dire que, deux heures plus tôt, je rêvais qu'ils plient bagage. Dommage, je me sentais ce soir de leur dire – je vous aime ; de leur dire – je suis content que vous n'ayez pas envie, à vos âges, de me quitter comme je crevais de quitter mes parents. Et puis, il faut que je leur dise ça, aussi : mes enfants j'aurais aimé aimer mes parents.

Je leur avais peu parlé de ma mère, à peine évoqué un fantôme des temps anciens qu'ils n'auraient pas reconnu dans la rue. Ils se doutaient de l'absence d'atomes crochus, savaient que j'essayais de les ménager en leur évitant les visites dominicales, la comédie des goûters qui font croire qu'on a une mamie gâteau, la leur ne l'était pas. Idem pour leurs oncles et tantes qu'ils ne connaissaient qu'en photo. En guise de famille je leur avais offert rien moins qu'une dépouille en photomaton. M'étais plutôt débattu pour leur trouver des proches, des amis qui ont joué à merveille des rôles d'oncles de substitution, Boris en tête. Heureusement, la famille ne leur avait jusque-là pas trop manqué.

J'avais cette chance d'adorer mes enfants, m'étais arrangé pour leur plaire à mort, toujours, ne leur répondre que "oui", c'était facile d'aimer tout en eux justement parce qu'ils ne me ressemblaient en rien, j'avais réussi ça, en faire mes contraires.

Tout cela ne m'a pas apaisé, surtout pas devant les yaourts qu'ils encastraient l'un dans l'autre en des tours fracassées et tordues, devant tous ces câbles pour accéder aux réseaux sociaux, et les miettes de

pain au lait repoussées, monticule, en bord de table mais pas débarrassées. Manger sans retenue, c'était la trace de leur liberté, juste que tout traînait, rien n'était suspendu, ni plié, le sol était jonché et les armoires vides. Mais comme il était grisant, ce laisser-aller ! Grisant de passer derrière eux, même pour un coup de serpillière, l'impression de récurer des promesses. Dévasté, pourtant j'ai saisi des portraits, celui de mon ex-femme avant que tout ne vole en éclats. Dommage, on frôlait la perfection, une raison valable de durer. Avec Leïla, on s'en sortait haut la main. Malgré notre séparation, on tenait à se voir régulièrement pour faire le point, parfaire l'éducation d'enfants devenus, par le charme de l'informatique et des applis numériques, nos propres parents. Alors que s'était-il passé avec Leïla ? Je n'en savais trop rien. La paresse du cœur qui émousse les sentiments, les gaffes inhérentes au temps qui passe et, enfin, le désintérêt que suscitait mon business d'alors : le food truck – chérie, j'ai trouvé le burger universel, genre de pizza kabylo-juive... à étages. Ou encore – ça y est, j'ai le hamburger de la mort à base de piment d'Espelette, genre arabo-basque ! Viens goûter !

— Oh non !

Mes expériences n'étaient pas toujours heureuses. Tout mélanger, c'était mon obsession, être indéfinissable mais toujours épiché, comme un portrait lassant de moi-même.

Donc, avec les années, je m'étais recroquevillé sur l'essentiel, une femme qui m'aimait encore et deux enfants devenus le seul centre d'intérêt, la seule récompense, m'étais-je convaincu, qui vaille qu'on affronte l'adversité. Tout ça jusqu'à ce que Boris

débarque dans ma vie. C'était un dimanche, sur un terrain de foot, il avait gardé son coup de hanche, des appuis criminels qui effaçaient ses adversaires les plus vifs. Eden et Elias avaient aimé que j'aie ce genre d'athlète pour ami – invite-le p'pa ! Et ce fut comme si on ne s'était jamais quittés.

Sur les photos, il était partout, presque envahissant, pour un peu on l'aurait pris pour le mari et moi l'oncle. Sur l'une d'entre elles, c'est lui qui passait son bras par-dessus l'épaule de ma femme. Leïla, mon amour, elle se dressait sur deux jambes solides, veillait sur moi comme sur un nouveau-né, elle me prenait en entier, comme promis depuis l'adolescence, sans faiblir jamais, mais assurée de ma promesse de lui être fidèle, toujours, oubliant qu'on peut tromper sans passer à l'acte. Je suis resté l'inamovible adoré, comment voulez-vous que des copains y survivent. Un temps, elle a même aimé que je cuisine, ça nourrissait une espèce d'illusion féministe. Elle s'asseyait, je la servais et le plus adorable, c'est qu'elle peinait à assumer ses deux pieds sous la table. C'était irrésistible. "J'aime tout ce que tu fais !", voilà ce qu'elle disait, ça me clouait le bec. M'encourager d'abord, tel était son credo, avant le souci du goût. Pour elle, aimer c'était *tout* aimer de l'autre et l'inverse valait pour ceux qu'elle prenait en grippe.

J'ai marché vers la cuisine, c'était douloureux de n'y avoir rien à faire, de ne pas me saisir d'un couteau pour émincer ne serait-ce que de pauvres champignons, douloureux de ne rien avoir à imaginer d'innovant, encore plus douloureux de ne pas avoir à dire – goûtez-moi ça, même au livreur de Deliveroo. Sans Leïla, ma vie perdait la moitié

de sa motivation et je mesurais mieux combien c'était pour elle que je m'appliquais à bien parler aux femmes, que j'éliminais toute la rhétorique des goujats, pour elle que j'allais plus loin dans le curetage de mes oreilles, pour elle que je surveillais mon poids. Six mois après notre séparation, j'en étais encore à chercher... Merde ! ma carte grise ; les verres à vin ; le filtre à café ; le code Canal ; mon chéquier ; ma carte Vitale, merde ! Et merde ! Chaque jour une question : et mes anticoagulants ?

Restait Boris, mais sûr qu'à cette heure, il était occupé à se ramasser à la petite cuiller. Il attendait sans doute que je l'appelle, ce que je m'apprêtais à faire, mais j'avais donné mon ratio d'empathie et l'iPhone s'est échoué sur le canapé. Ce que je voulais, moi, c'était ma femme et un peu mes enfants, comme sur la photo, que c'était bon de les deviner complices et j'étais la victime consentante de vanes qui m'étaient destinées.

Me suis endormi en serrant le portrait de la famille américaine. Ensuite, je ne sais pas ce qui m'a réveillé au milieu de la nuit. J'ai tendu l'oreille. Derrière la cloison, j'ai reconnu la voix fluette de mon Elias, un gémissement d'enfant, presque émouvant, que j'aurais reconnu entre mille, et qui se mêlait à d'autres, plus rauques, qui appartenaient à Antoine. On aurait dit des couches superposées de plaisir partagé. Puis, des suffocations sont venues, qui m'ont noué les tripes, j'étais dans le cirage, émotion trop forte. L'air semblait leur manquer, le mien saturait ma poitrine. Bon sang ! C'était bien eux, c'était bien lui, mon fils adoré engourdi du plaisir d'aimer un homme.

Et je ne voulais pas croire ce que j'entendais, pas croire que mon fils... J'ai bien sûr pensé à un porno mais des mots m'ont convaincu que c'était bien les voix d'Elias et d'Antoine, des mots que je n'avais jamais prononcés durant l'acte comme "je t'aime" ou "amour de ma vie", et je me suis forcé à ne pas me boucher les oreilles, je voulais accepter cette évidence sans y croire, peut-être jouaient-ils à un jeu quelconque, c'est ça, ils simulent une baise pour se distraire et j'écoutais toujours pour me convaincre que je n'étais pas fermé à d'autres sexualités que la mienne, que je n'étais pas plus homophobe que ça. Mon fils... homo... et je m'accusais déjà d'avoir ouvert de trop grandes portes que je me refusais d'ailleurs à franchir. Le matin, je me suis levé tard, j'ai attendu qu'ils partent.

Je n'avais pas revu maman depuis plus de huit mois, le dernier esclandre s'était soldé par un lapidaire "tu me fais chier" qui patientait dans ma bouche depuis l'enfance et j'avais claqué la porte. Tout ça pour une de ses saillies préférées – allez, rentre chez toi et surtout ne dis pas à ta femme que t'es passé me voir, elle risque de te tirer l'oreille !

Depuis, tout allait bien, plus de coups de fil intempestifs, plus de "j'ai mal", de "emmène-moi aux courses" qui me mettaient hors de moi. Mais, après l'enterrement, elle me revenait comme la hache qui échappe au bourreau et je n'acceptais pas l'idée qu'elle meure sans l'avoir revue, sans qu'on se soit présentés. Je ne pouvais pas laisser un orgueil boursofflé de bêtise empoisonner le reste de ma vie. Faut que j'y aille ! Qu'est-ce que j'en avais à faire, à plus de cinquante ans, qu'elle me pilonne comme aux plus beaux jours de l'adolescence ? Qu'elle me traite de chien ou m'accuse de ne pas être un "homme". Et après ? N'avais-je pas d'autres ambitions dans la vie que de punir ma mère en la privant de dégueuler ce qu'elle avait à dégueuler, n'avait-elle pas assez souffert ? N'étais-je pas assez sage désormais pour accepter de ne pas pouvoir lui faire

entendre raison ? N'étais-je pas capable de reconnaître que quelque chose me liait à elle de plus fort que ses tombereaux d'insultes ? Ne m'avait-elle pas voué sa misérable vie, offert deux seins que j'ai crevés, l'un le jour et l'autre la nuit ? Et tout me revenait dans le désordre, du pire et du meilleur, tout ce dévouement pour que je garde la tête hors de l'eau, toutes ces supplications quotidiennes pour qu'un proviseur accepte que je passe au cordeau dans la classe supérieure, comme ce jour où elle se jeta à ses pieds, au seuil de la porte qui donnait sur la cour de récré. Les copains, eux, pensaient que, plutôt que de se coucher, il aurait fallu lui trancher la gorge, au principal du collège, et déclarer l'Algérie indépendante ! C'était un temps où on attendait de rentrer "chez nous" ; ils disaient, l'Algérie, pour nous c'était l'espace. Ce jour-là, elle s'était griffé les joues jusqu'au sang comme le font les mères du bord de la Méditerranée. Humilié, je n'avais qu'une idée en tête, me jeter devant le premier trente-six tonnes venu. Ensuite, ce fut le purgatoire, tous les matins, regarder sa mère et avoir honte de déglutir des crêpes amoureusement préparées ou n'importe quoi qui soit bon, cuit de ses mains.

Depuis quelques années, on se relayait, frères et sœurs, pour "égayer" un ou deux après-midi dans la semaine, tout cela n'était pas à proprement parler organisé et, pour tout dire, c'est pas le cœur léger qu'on s'y pointait, à chaque visite elle nous suspendait en insultes à des crocs d'échoppes marocaines.

Même les hyènes ont plus de cœur.

Elle nous accusait de la négliger. Qu'on soit passé la veille ou le mois précédent, c'était pareil, les premières douleurs alors la faisaient ruminer des "fils

indignes”, des “vous avez une pierre à la place du cœur” et, cerise : “des enfants ? moi j’ai des enfants ? des touristes, oui ! vous venez voir si j’ai pas durci !”

C’était raide à entendre pour chacun d’entre nous, on repartait broyés, priant le ciel pour qu’un caillot lui provoque une embolie, elle s’effondrait de ne pas avoir les enfants qu’elle s’était imaginés, j’allais dire des eunuques au service de sa gloire.

Elle vivait ses journées pliée par la solitude et les douleurs articulaires, et sa méchanceté nous avait essorés. L’idée de l’abandon la consumait mais elle trouvait la force d’approvisionner sa bouche en gros mots, chacune de nos visites offrant des prétextes à tir aux pigeons – c’est ta femme qui t’empêche de venir me voir, j’aurais préféré un chien ! On peut lui lancer des pierres, il revient à la niche.

Une éternité que ça durait, toujours j’étais hors de moi, jamais accoutumé.

Impuissant face à ses crues manouches, est arrivé le temps où je n’ai plus accepté d’avoir peur, d’être insulté, j’étais trop frustré de ne pas pouvoir lui décocher un uppercut, en vrai, y péter la mâchoire – voyons, sans incisives, comment tu dis “va chier”. J’ai eu cette envie-là, désespéré de ne pas pouvoir me détacher d’elle et ravagé de m’entendre assommer d’horreurs. J’étais cramé par la sacro-sainte tradition qui veut qu’on respecte son père, sa mère, son oncle, tout ce qui vous dépasse en âge, et j’ai fini par en vomir le règne des ancêtres.

Un jour j’avais même dit :

— Tu vois pas que tu nous pousse à bout ?! Tu cherches quoi ? Hein ? Qu’est-ce que tu cherches ?! Ça se voit pas qu’on n’est pas des animaux ? Ça se voit pas, dis ?